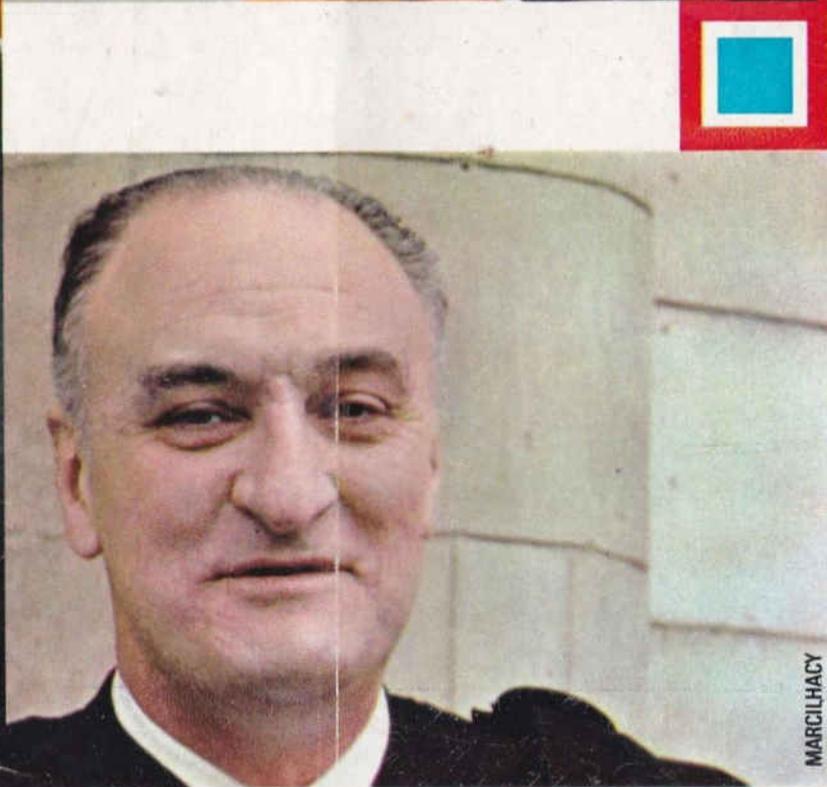


EN COULEURS : LES QUATRE CANDIDATS PRÉSIDENTS.
LES « PRÉSIDENTES ». L'ALBUM PHOTO DE LEUR VIE.

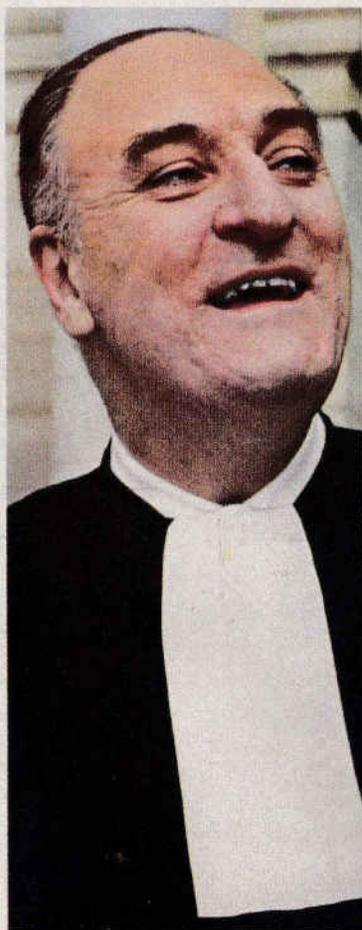
A L'ASSAUT DE L'ELYSEE



Les candidats de l'opposition peuvent ainsi se placer sur l'échiquier politique : à gauche, **Mitterrand**; au centre, **Lecanuet**; au centre droit, **Marcilhacy**; à droite, **Tixier-Vignancour**.

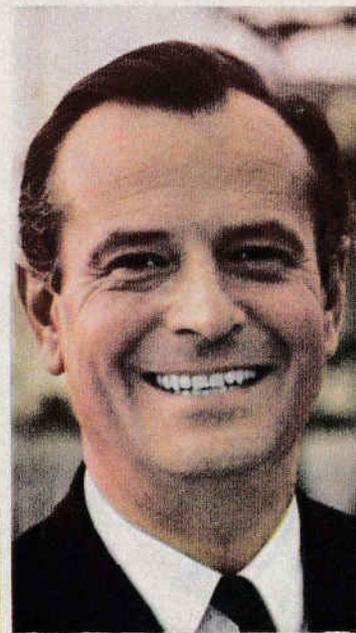
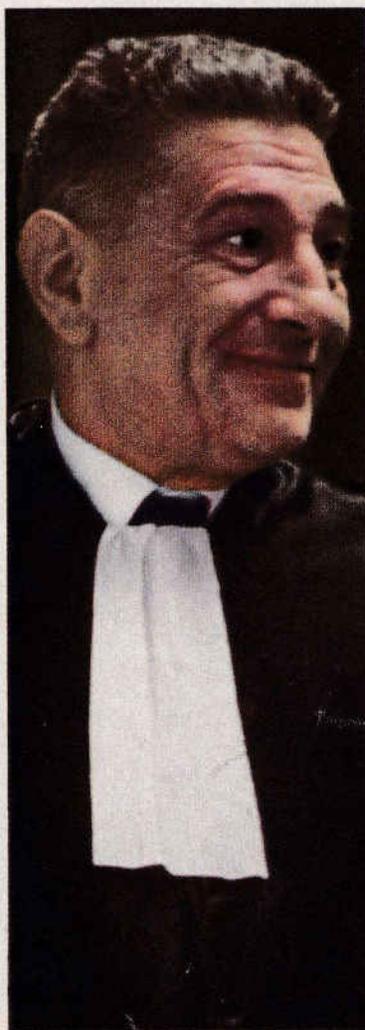
A L'ASSAUT DE L'ELYSEE

Pierre Marcilhacy. Fils et petit-fils d'avocats. Avocat lui-même (Cour de cassation et Conseil d'Etat) après un passage dans le journalisme. A défendu sous l'occupation allemande des résistants devant les tribunaux d'exception. 55 ans. Sénateur de la Charente. Répète : « Je n'ai jamais appartenu à un parti. »

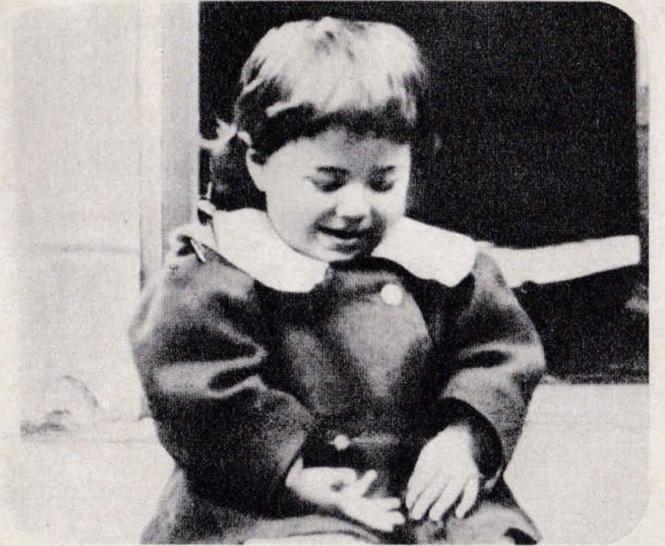
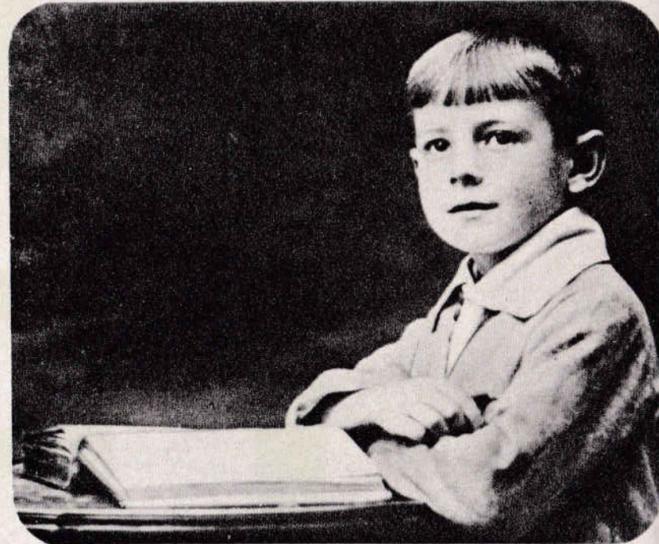


François Mitterrand. 49 ans. D'une famille de cheminots. Avocat. Résistant. Entre dans la politique à la Libération. Première fois ministre à 31 ans — en 1947. Dit « non » à de Gaulle en 1958. Président de l'U.D.S.R. Candidat unique de la gauche.

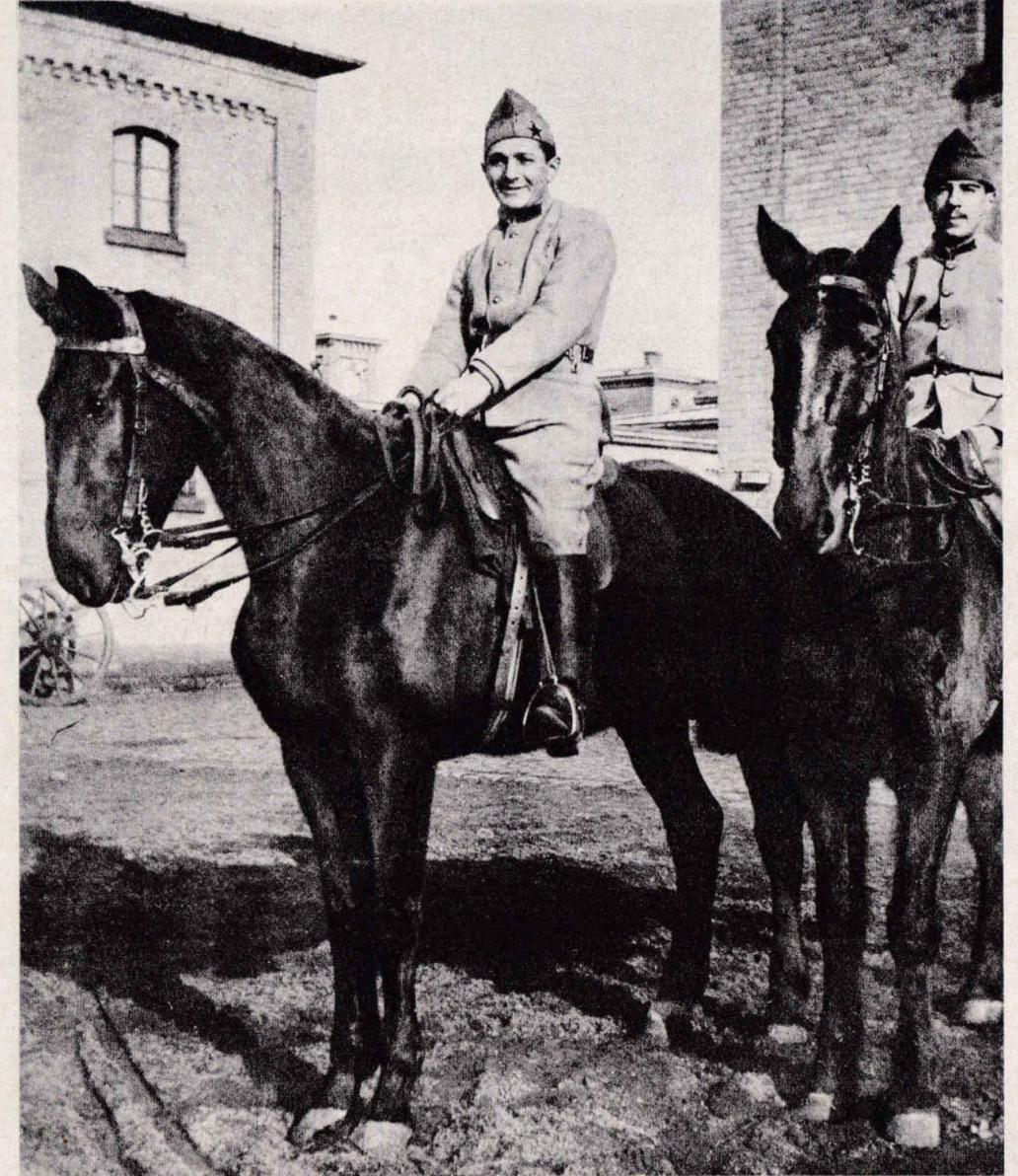
Tixier-Vignancour. 58 ans. Petit-fils de député béarnais. Député à 28 ans. Secrétaire général de l'Information à Vichy. Avocat de choc (Salan). Candidat de la « droite », il fait aussi appel à gauche, « à tous ceux qui veulent abattre de Gaulle ».



Jean Lecanuet. Sa famille : des paysans, des artisans, des commerçants. 45 ans. 1^{er} (22 ans) à l'agrégation de philosophie. Résistant à Lille. Se définit lui-même : « Chrétien, mais non clérical. » A quitté la présidence du M.R.P. pour porter les couleurs du « Centre des démocrates ».



◀ Pierre Marcilhacy était, à 5 ans, « petit pour son âge ». Mais à 18 ans, il mesurait 2.01 m. L'armée ne trouvant pas d'uniforme à sa taille, il fit la guerre (comme conducteur de camion) avec son pantalon de ski.
 En 1918, Jean-Louis Tixier-Vignancour (6 ans) voulait mobiliser ses camarades pour « former une armée dont il serait le chef ». Sous-lieutenant dans une batterie anti-char en 1939-1940. Ayant rompu avec Vichy, prend part, en 1943, à la campagne d'Italie. Aime le cheval : arrière-petit-fils d'un hussard de la Garde.



▲ Jean Lecanuet à six ans (en haut). A l'école des Frères, il raffale déjà tous les prix. En mai 1940, il est mobilisé dans un régiment de dragons.

◀ François Mitterrand photographié (en haut) avec ses grands-parents. Fait la guerre au 33^e RIC (en bas). Prisonnier, il réussit à s'évader.



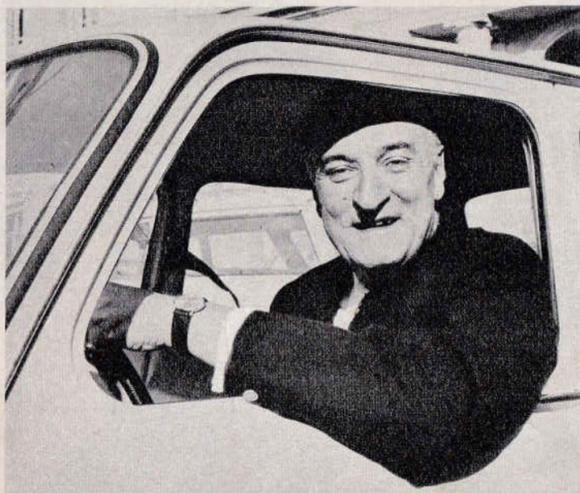
◀ Tixier-Vignancour : Déjeuner en famille, dans sa propriété de Grigny, avec son fils Rémi et son épouse. Souvent au menu : la garbure, le cassoulet et la blanquette : « Ici, dit Tixier-Vignancour, au printemps, quand les arbres de Judée sont rosés, les marronniers blancs et les tulipes fleuries, c'est le paradis terrestre. »

▶ François Mitterrand fête en famille son quarante-neuvième anniversaire. Lui et ses trois frères (un polytechnicien, un saint-cyrien général, un viticulteur en Charente) forment une famille unie. Leur père, cheminot, lisait le soir, dans le texte, les auteurs grecs et latins.

◀ Jean Lecanuet, sa femme, ses deux filles, Françoise et Brigitte, son fils Yves et sa mère dans l'appartement de Rouen. Les fenêtres donnent sur le musée. En 1943, ce professeur enseignait : « Philosophe, c'est apprendre à ne pas marcher au pas, à raisonner librement. »

▶ Un hôtel particulier, rue Talma (16^e) : Pierre Marilhac avec (de droite à gauche) sa belle-mère, son gendre Jacques (attaché de direction dans une banque), son fils Antoine (de dos), 1,99 m, sa fille, Catherine, sa femme Gabrielle, dite « Kinnye » (de dos) et sa petite-fille, Sophie.



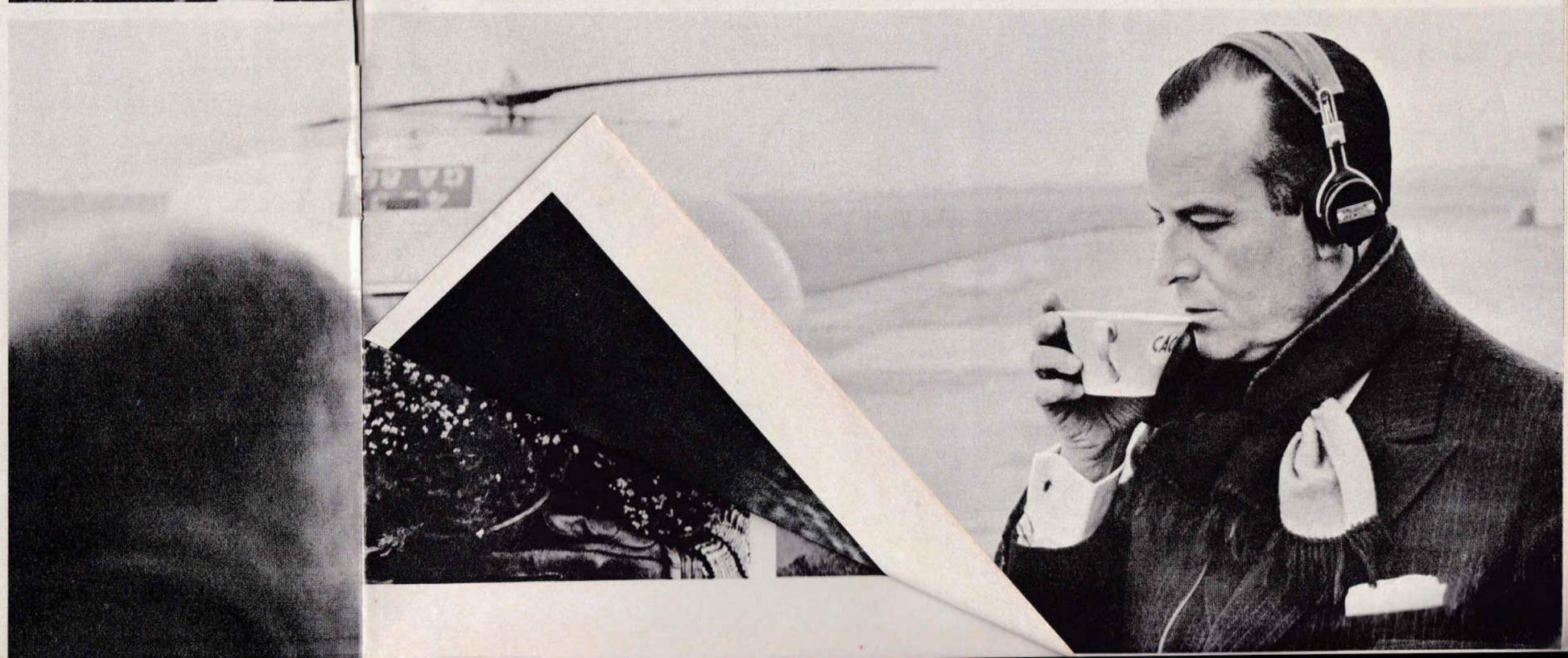


◀ Dès les vacances, Tixier-Vignancour a commencé sa campagne « à l'américaine ». Son « cirque » a visité les plages de la mer du Nord à Cannes. Il coûtait 1 million d'AF par jour. Ses supporters disent : « Nous vendions disques, foulards et porte-clés pour couvrir les frais. »

▶ Mitterrand dans son hélicoptère. A Château-Chinon, il était en retard. Ses partisans voulaient baliser une prairie avec leurs lampes de poche pour faciliter l'atterrissage. Ce furent les gendarmes qui le guidèrent par radio.

▶ Sur l'aéroport de Poitiers, Lecanuet près de l'hélicoptère qu'il utilise pendant la durée de la campagne. A l'exception de la tendance de Maurice Schumann, Lecanuet a obtenu l'appui des M.R.P., de Pflimlin à Francine Lefebvre. A ses réunions : beaucoup de jeunes.

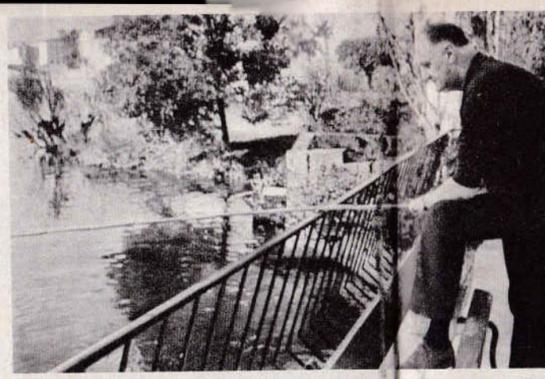
◀ « Je suis tellement indépendant que j'ai démissionné du groupement des Indépendants. Je suis donc seul et sans soutien. » A défaut de meetings populaires, le « candidat libéral » Pierre Marilhac a donné aux journalistes et aux étudiants une série de conférences.



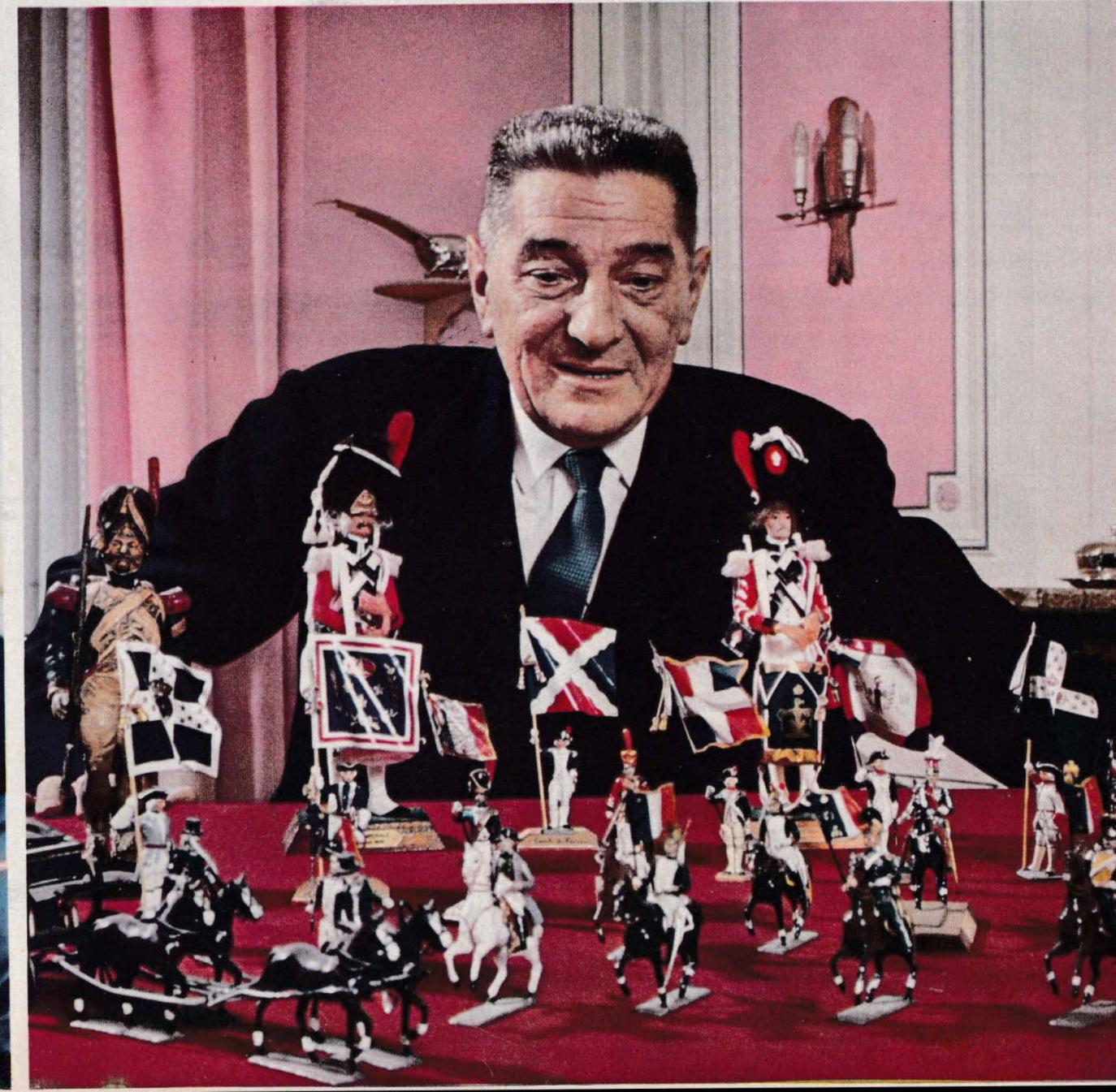
De la terrasse de son moulin ► de Jarnac (Charente), dont sa femme a dessiné elle-même l'escalier. Pierre Marcilhacy peut pêcher à la ligne. Son violon d'Ingres : le chant. Baryton, s'accompagne lui-même au piano.

Les passe-temps de Mitterrand : tennis, ping-pong, golf. Aime le jardinage : il soigne les fleurs, dans sa maison de vacances d'Hossegor. Sur la photo : footing familial en forêt de Fontainebleau.

▼ Lecanuet, excellent nageur de fond, vient de découvrir sur la Seine, près de Rouen, les joies de la voile avec son fils, Yves. Ce philosophe a failli être ingénieur : à 17 ans, il a songé à préparer Polytechnique.



▼ Tixier-Vignancour adore les soldats de plomb. Sa « Grande Armée » est digne d'un musée. T.V. est musclé : au tennis, il a été joueur classé.



L'ILLUSTRATION
N° 4574 • 2 JUILLET 1958 PRIX : 3 FRANCS

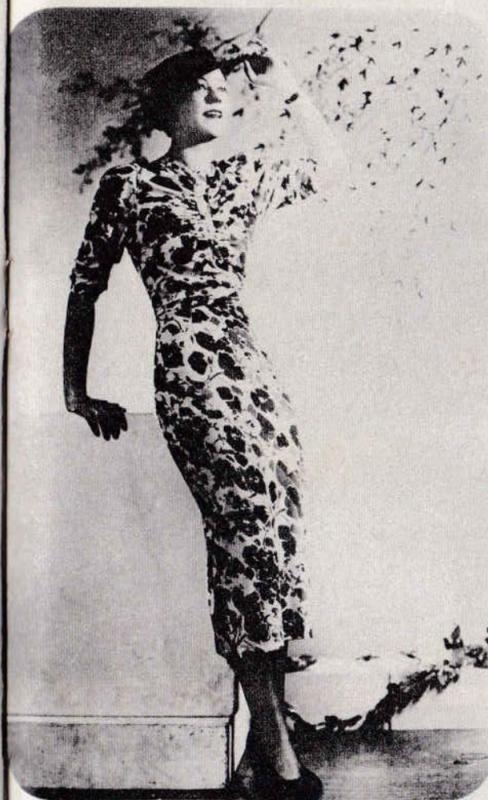


DANS CE NUMÉRO : LES FÊTES DE PARIS ET LA SAISON D'ÉLÉGANCE
Le mort de la comtesse de Sutherland par J. Coulton de Chassigny
L'exposition d'art persan à la Bibliothèque nationale
Un épisode de la guerre d'Espagne
Le marxisme et les réalités, par Gaston Jéze
Un paradis des animaux sauvages en Afrique
LA PETITE ILLUSTRATION PUBLICITAIRE
LES JOURS HEUREUX
Par le chroniqueur PLUMET
Avec le supplément, le numéro : 6 fr.



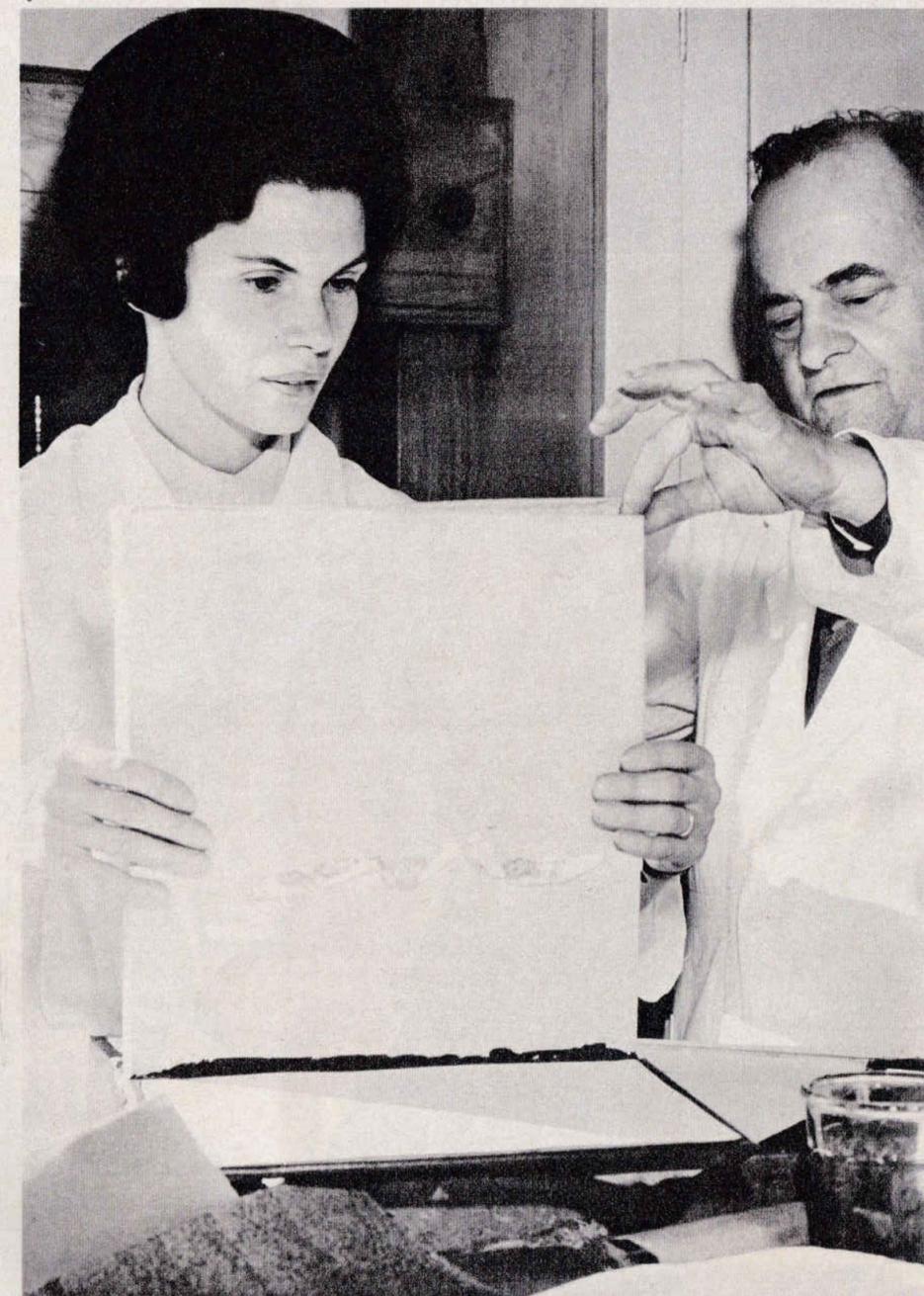
◀ Tixier-Vignancour (T.V. pour ses amis) épousa avant la guerre Jeannine, fille du député Henri Auriol (aucun lien de parenté avec le président Vincent Auriol, bien qu'elle soit sa compatriote : elle est originaire de la Haute-Garonne). Mme T.V. a été lauréate au concours d'élégance, à Bagatelle, en 1935 (en haut).

Denise Paillard, blonde aux yeux gris-bleu, a épousé Jean Lecanuet à Rouen en 1943. Ils habitaient Lille lorsque son mari fut traqué par la Gestapo : il venait de faire sauter au plastic un aiguillage qui commandait le trafic entre le Pas-de-Calais et la Belgique. Elle s'échappa avec lui en pleine nuit, quelques minutes avant l'arrivée chez eux des Allemands.



◀ Gabrielle Marilhac est d'origine hollandaise. Petite-fille du général Heutsz, le « Lyautey des Indes néerlandaises ». Avant guerre, elle fut mannequin chez Vera Borea. Chaque semaine, elle se rend au marché aux fleurs.

Ils appartenaient l'un et l'autre à la Résistance quand François Mitterrand et Danielle Gouze se rencontrèrent. Mme Mitterrand est décorée de la Croix de guerre et de la Médaille de la Résistance. Elle veille à l'éducation de ses enfants. Son violon d'Ingres : la reliure. En h., Danielle, enfant, célèbre, le 14 Juillet 1927, la Fête nationale. Son père lui avait donné un drapeau.





◀ « Je n'aime pas la politique mais je me force. » Danielle Mitterrand photographiée ici avec les épouses de l'« état-major » des Jacobins (de g. à dr. : Mmes Bloch, Dayan, Hernu, Mitterrand et Mendès-France). Elle suit la campagne de son mari pour lui apporter son soutien moral.

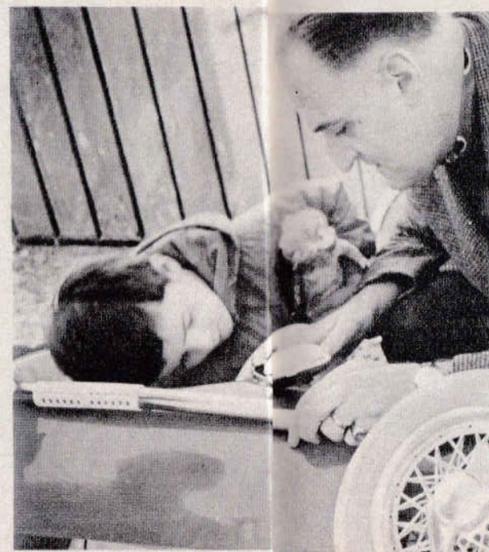
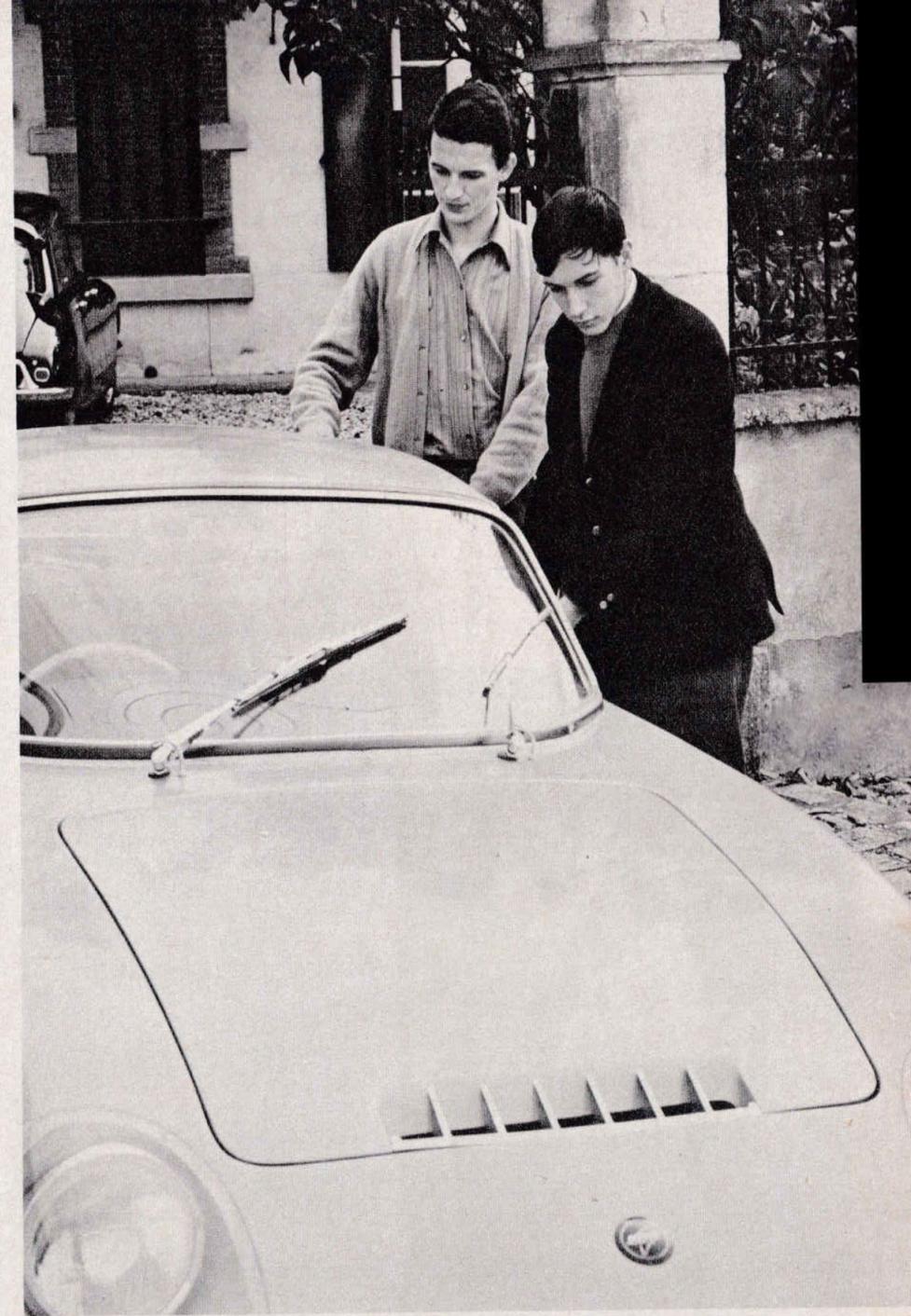
► Dès la première conférence de presse de son mari, Denise Lecanuet était à ses côtés. Dans toutes les villes où il passe, elle prend contact avec les organisations féminines et sociales. « Pourtant, je ne fais pas de politique pour mon propre compte. C'est déjà assez d'être femme de candidat. »

► Ses amis disent : « Le couple Marilhac est très uni. » Elle vit autant que lui sa campagne et il ne fait rien sans lui demander son avis. Elle ne prend pas une part active aux réunions. Mais elle a « cassé sa tirelire » pour fournir la caution du candidat. Elle déclare : « La course à l'Élysée, c'est amusant. »

► Un oncle, un grand-père, un père députés, Jeannine Tixier-Vignancour est aussi une tête politique. Bien qu'elle épouse entièrement les idées de son mari, elle ne participe pas à sa campagne électorale.



PATRICK JARNOUX



▲ Les deux filles de Jean Lecanuet : Brigitte (16 ans), brune, étudiante aux Beaux-Arts, Françoise (19 ans), blonde, inscrite à la Faculté des lettres. Suit les cours de la nouvelle université de Rouen.

◀ Pierre Marcilhacy pratique l'art d'être grand-père. La distraction qu'il préfère : jouer avec sa petite-fille, Sophie Costedoat, âgée de cinq ans.

▶ Rémi Tixier-Vignancour 18 ans, est comme son père, un excellent joueur de tennis. Il ne sera ni avocat ni homme politique. Elève d'une école d'agriculture, c'est un futur « gentleman farmer ».

▲ Gilbert (16 ans) et Jean-Christophe Mitterrand (18 ans) sont tous deux en première, l'un à Louis-le-Grand, l'autre à Fontainebleau. Ils sont passionnés de voitures de sport. Leur père leur a interdit de se mêler à la campagne électorale.



▲
Mitterrand : « De Gaulle, c'est l'ordre qui crée l'anarchie. Comment demander à un citoyen de croire dans la Loi quand le chef de l'Etat s'en amuse? L'on doit trouver au problème scolaire des solutions conformes au principe de la laïcité. Je suis un partisan de la liberté de conscience et de la liberté des parents pour la direction spirituelle et culturelle de leurs enfants. »

▶
Tixier-Vignancour : « Candidat contre de Gaulle pour que, dans un régime qui a entraîné tant de misères et de malheurs, il y ait un porte-parole des victimes. »

▶
Marclhacy : « De Gaulle a inauguré et se fait gloire de tout ce que la IV^e République avait mis en chantier (Pierrelatte, canal de la Moselle). La Cinquième n'a rien fait d'autre que dilapider l'héritage de papa. Et puis elle a rompu le traité de Rome. L'Europe sera peut-être sauvée par les paysans, mais pas sous le gouvernement actuel. »



▶
Lecanuet : « La France n'accepte pas le dilemme « de Gaulle ou le chaos ». Elle veut l'Europe. Elle ne laissera pas périr cette espérance. Nous ferons une France neuve. L'Elysée ne doit pas être la maison du machiavélisme et du mystère, mais celle du dialogue. »



◀ Jeudi à 23 h 30. Gaston Palewski, président du Conseil constitutionnel, regarde sa montre : encore trente minutes et le délai de dépôt des candidatures à l'élection présidentielle sera expiré. Mais soudain un coup de théâtre...

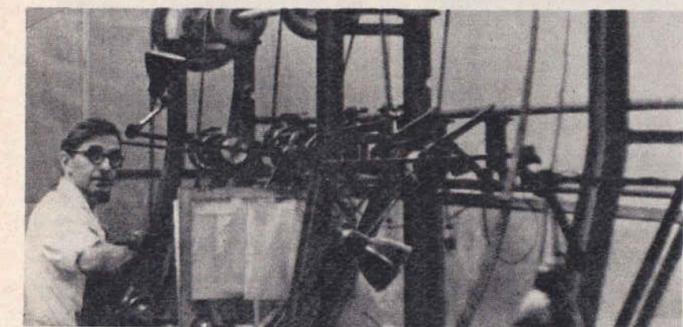
Marcel Barbu, cinquante-huit ans, vient de pénétrer dans l'immeuble du Palais-Royal : « Je suis, dit-il, mandaté par l'Association immobilière de Sannois que je préside. Je n'ai aucune chance d'être élu. Mon seul but : profiter de la campagne pour exposer à la télévision mes difficultés avec l'administration. » Ses amis ont sillonné la France pour recueillir 117 signatures de parrains (maires, conseillers généraux). Il affirme : « Si nous nous y étions pris plus tôt, nous en aurions 2 000. » Ils se sont cotisés pour son cautionnement. Pour Marcel Barbu « Payer 10 000 F le droit de parler à 50 millions de Français, ce n'est pas cher ».

LE CANDIDAT DE LA 11^e HEURE





◀ Soldat au 24^e R.I., Marcel Barbu avait devancé l'appel pour se marier. Sa famille était « pauvre et athée ». Enfant, il découvrit la religion en lisant l'Histoire sainte : « Je me disais : si j'avais été là, les choses auraient changé... » Et il était entré au petit séminaire de Versailles où il resta trois ans.



◀ « Un jour, je dis à ma femme : « Nous sommes Adam et Eve. Créons un univers où les hommes seront tous frères. » Ils fondent des « communautés de travail » fabriquant des boîtiers de montres. C'est la guerre, puis l'exode : « Je pris mon argent, en fis un tas et dis à mes ouvriers : « Servez-vous. »



◀ Maquisard dans le Vercors (photo de g.). Arrêté en 1944, déporté à Buchenwald.

Il retrouve à Paris en mai 1945 (photo de dr.) sa famille : il a actuellement 12 enfants.

◀ Député de la Drôme en 1946. Juge les communistes « trop à droite » et veut siéger à leur gauche assis sur un tabouret. Démissionne. Se lance dans la construction de logements sociaux.

En 1957, déjà mécontent de l'administration, fait huit jours de grève de la faim dans une vieille auto.

◀ Sa candidature embarrasse le gouvernement. Les plus hautes autorités disent : « Elle prouve que la loi actuelle permet d'utiliser l'élection présidentielle pour défendre des intérêts locaux ou particuliers. » On songe à réviser les textes.



LEURS PREMIERES BATAILLES



Jean Lecanuet

Pierre Marilhac



Tixier-Vignancour : maquillage pour la télévision.

Antier forfait. Mais toujours six concurrents sur la ligne de départ. Marcel Barbu, celui que personne n'attendait, est apparu à la dernière heure. Vendredi, la campagne a commencé officiellement. En vérité, la plupart des candidats parcouraient la France depuis plus d'un mois et les reporters de « Paris-Match » étaient là.

« Un Kennedy français ». C'est le slogan choisi à l'intention de Jean Lecanuet par ses conseillers publicitaires. Et ils ont des références : « C'est nous, disent-ils, qui, en France, avons lancé James Bond. »

Lecanuet n'est cependant que médiocrement emballé par la formule. Il préfère le contact direct avec les électeurs, les phrases qui font ballé : « Auriez-vous imaginé, jette-t-il dans une ville du Sud-Ouest, Churchill disant aux Anglais en 1945 : votez pour moi ou l'Angleterre est fichue ? D'ailleurs, Churchill a été blackboulé et l'Angleterre continue. »

La salle, pleine à craquer, croule sous les bravos. Dans le brouhaha, le candidat murmure à l'oreille de ses amis (parmi lesquels Maurice Faure) : « J'aurais pu ajouter : ça n'a pas empêché Churchill d'avoir des funérailles nationales. »

A la sortie, des grappes de jeunes s'accrochent au candidat, lui demandent des autographes : « Ça va bien, très bien », dit un de ses collaborateurs. Et de citer des chiffres : « La première semaine de la candidature, il recevait à peine 100 lettres par jour. Depuis une semaine, il en reçoit 400 ou 500. » Un autre : « Il y a des progrès depuis cette visite d'usine où les ouvriers ne connaissaient même pas son nom. Ils disaient : « Je crois qu'il est U.N.R. Non, il est communiste. » Parfois on lui fait perdre son temps : un comité d'accueil lui imposa une visite à la centenaire du cru. Une fausse centenaire puisqu'elle n'a que quatre-vingt-seize ans. Résumé de la conversation : Lecanuet : « Quel est le secret de votre longévité ? » — La centenaire : « Ne jamais se faire de bile. » Pendant ce temps, dans les trois salles du restaurant universitaire, les étudiants entassés l'attendent vainement. Pressé par l'horaire, il ne pourra les voir. Un étudiant le regrette. « Nous l'aurions sans doute chahuté. Mais c'est un ancien prof et le chahut ne lui fait probablement pas peur. » Dans l'avion du retour, des opérateurs de la TV allemande voudraient le photographe les yeux fermés, feignant de dormir. Il refuse.

On a beau lui rappeler que Kennedy posa un jour avec un masque noir de relaxation sur les yeux, rien n'y fait : « Non. Je ne veux pas donner l'impression que la campagne électorale me fatigue. » Pour une fois, il s'écarte du modèle qu'on lui a choisi. Pas pour longtemps. A sa descente d'avion, Denise, sa femme, et Françoise, sa fille, lui sautent au cou. Murmures dans l'assistance : « Cela, ça fait vraiment Kennedy. »

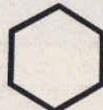
A la question : « Que faites-vous comme campagne électorale ? », Pierre Marilhac répond invariablement : « Rien. Car je suis seul et ne possède aucun



Lecanuet : le même imprésario que James Bond



Tixier : spécialité de phrases au vitriol



Marilhac : il se prépare à la TV chez son tailleur

trésor de guerre. » Le candidat libéral a tenu néanmoins des conférences de presse, visité des universités. Il raconte : « A Dijon, des étudiants me harcelaient de questions après la réunion. Je les entraînai au café et leur offris des rafraichissements en leur disant : « C'est la première fois que je paie à boire à mes électeurs. » Réponse de l'un d'eux : « Mais nous ne sommes pas électeurs, nous n'avons pas l'âge. » Situation délicate à Grenoble. Une très jeune fille au regard candide lui demande : « Parlez-nous du planning familial. » Marilhac : « Je pense qu'il faudrait aller interroger là-dessus votre maman. » Maintenant, il regrette : « J'aurais dû lui répondre : mais c'est un sujet difficile à traiter devant les enfants. »

Quoique habitué à parler en public (il est avocat et sénateur de la Charente), Pierre Marilhac avait le trac en songeant à la télévision : « J'admire de Gaulle sur un seul point : son aisance devant les caméras. Ah ! quel dommage qu'il n'y ait pas des cours de comédie à l'intention des candidats à l'Élysée ! » Devait-il se composer une attitude ? Non. Mieux valait être naturel, laisser faire l'inspiration. Et la tenue vestimentaire ? Important. Marilhac a choisi un costume sombre, s'est commandé trois chemises d'une couleur (gris-bleu) spécialement étudiée pour la TV. Premier désaccord avec son épouse : elle lui conseillait une cravate marron. Il en a choisi une autre dans le même ton que ses chemises, mais plus foncée : « Le marron me mettrait mal à l'aise. » Et puis il enlèvera, avant de parler, sa montre et sa chevalière pour éviter qu'elles se reflètent sur l'écran.

Une photo géante de Tixier-Vignancour placée derrière l'estrade. La ressemblance avec l'original — qui parle devant plusieurs milliers d'auditeurs — est assez fidèle : traits accusés, regard narquois, cheveux en brosse, silhouette tassée : « T.V. » prend l'allure recueillie d'un homme qui récite sa prière : « Faites, ô gens de mon pays, que le 6 décembre, lorsque Charlemagne-nucléaire de Gaulle demandera à son premier valet : « Qui est second ? », Pompidou lui réponde : « Mais c'est vous, mon général. » La salle s'esclaffe. On entend : « Ce qu'il est marrant ! »

Sitôt après, « T.V. » enchaîne : « Et les adductions d'eau de Madagascar ? La France n'est pas la vache à lait de l'Afrique. » Un étudiant noir présent, pris par l'ambiance, rit à gorge déployée. « Je préfère, continue Tixier, la marine à voile commandée par Jean-Bart plutôt que la marine au mazout qui évacue Bizerte et Mers-el-Kébir. » Trépignements.

A l'un des jeunes qui suivent les réunions de T.V., on a posé la question : « Ça ne vous choque pas d'entendre toujours parler de Pétain ? » Réponse : « Je suis né en 1945. Alors moi, Pétain, de Gaulle, la guerre, je m'en fiche. »

De temps à autre, des incidents. Un des compagnons de Tixier, ex-déporté, fait le coup de poing contre un rouquin qui l'a traité de « gestapiste ». Ou

encore le S.O. (service d'ordre), des garçons de vingt à trente ans, ex-paras costauds ou fils de famille frères (signe de ralliement : un ruban tricolore sur la veste), reconduit à la sortie un monsieur en pardessus gris qu'un spectateur vient de reconnaître comme « un ex-pétainiste qui allait voter pour de Gaulle ». A Saint-Quentin, un plaisantin note : « Le hasard fait parfois bien les choses », en montrant, affiché sur la façade du cinéma où parle Tixier, le film « Les Grandes Gueules ». Les avis de l'auditoire sont partagés. Entendu après un meeting : « Tiens, dit une femme, la première neige. Je fais un vœu : que Tixier soit élu. » Un autre, un peu plus loin : « Sale temps. Mauvais présage pour Tixier. »

Mais celui-ci continue inlassablement de fabriquer à la chaîne les phrases-choc : « La vérité, c'est que j'ai été emprisonné par tout le monde : par Pétain, par les Allemands, par Giraud, par de Gaulle. » Et aussi : « De Gaulle et Lecanuet ont les mêmes électeurs : la douairière de Paimbœuf et les cornettes de la rue du Bac. »

Huit heures du matin. Un appareil décolle de l'héliport d'Issy-les-Moulineaux. A son bord, à côté du pilote, François Mitterrand en pardessus, le col remonté jusqu'aux oreilles, grommelle : « Quel courant d'air. On pourrait jeter des tracts par les interstices. » Le candidat de la gauche, de fort mauvaise humeur (c'est toujours ainsi le matin quand il se lève) suce des pastilles de Luchon pour s'éclaircir la voix.

Deux heures plus tard, l'appareil se pose dans une ville du centre. Pas de réception à la mairie — la municipalité est U.N.R. — mais vin d'honneur au Grand Hôtel. 800 notables sont là et l'entourage du candidat manifeste sa surprise : « Nous en attendions 300. » Mitterrand fait devant eux son premier exposé — qu'il répétera quatre fois d'ici à la nuit dans des villes différentes. Buffet. Il est pressé de questions, entouré de jeunes filles qui veulent des autographes. Départ pour la deuxième étape avec soixante minutes de retard. Ses amis se lamentent : « Décidément, il ne changera pas. Il est incapable d'être à l'heure. »

Deux villes de plus (redédicaces, rediscours, etc.). Arrive l'heure du grand meeting du soir. On avait dit à Mitterrand : « Il n'y aura pas grand monde. » Mais devant la salle de réunion (où ont lieu généralement des concerts symphoniques), la rue est pleine d'une foule grouillante. Explication : les spectateurs sont venus plus nombreux que prévu. De plus, on a égaré la clef de la porte et personne n'a pu entrer. La clef retrouvée, c'est devant plus de 2 000 personnes (il fait 35 degrés dans la salle et zéro dehors) que François Mitterrand parle. Les passages les plus applaudis de son discours de trois heures : ceux où il est question de l'unité de la gauche.

Minuit : ce contact avec le public a rendu à François Mitterrand sa bonne humeur. Il rit, il plaisante. Pour ne pas troubler ce bref moment de détente quotidien, son entourage observe une consigne : pas d'allusion à la journée du lendemain, où il faudra de nouveau se lever tôt et se geler en hélicoptère.



Pour écouter Mitterrand : Waldeck Rochet et Mollet.



Meeting chez Renault : la tribune est sur un toit.

PIERRE MARTORY / JEAN TAOUSSON.



Mitterrand : les travaux forcés de l'hélicoptère



De Gaulle. Consigne à ses amis : pas trop de bruit

Meeting chez Renault. Mitterrand est encore en retard, mais Claude Poperen, secrétaire du syndicat C.G.T., l'excuse : « La circulation dans Boulogne est, ce soir, plus difficile que jamais. » Allusion aux cars de police stationnés dans la rue. Mitterrand arrive. Discours éloquent. Fait curieux : parmi ses auditeurs, cinq journalistes soviétiques à l'air indifférent, qui refusent, à plusieurs reprises, d'acheter la photo du candidat offerte par des quêteuses.

« Les Français connaissent de Gaulle. Laissons les réunions publiques aux autres candidats qui, eux, ont besoin de se faire connaître. » Le général, obstinément, refuse de se mêler à la campagne. Il n'est intervenu que pour superviser la liste des personnalités qui, dans les départements, devront défendre ses intérêts : notamment désigner dans chaque commune des scrutateurs, le 5 décembre. Au départ, il y avait une forte proportion d'U.N.R. De Gaulle en a rayé quelques-uns et les a remplacés par des apolitiques, des résistants, des Compagnons de la Libération, dont le général Pouyade qui commanda l'escadrille Normandie-Niemen.

« L'Association pour le soutien de l'action du général de Gaulle » est très contente de ses deux affiches représentant, de trois quarts, le visage du général. Détail : le procédé nouveau utilisé pour donner aux traits une impression de relief, est américain.

Consigne rigoureuse à l'U.N.R. : « Ne pas faire trop de bruit. » Les élus doivent, dans la mesure du possible, associer à leurs réunions des personnalités d'autres formations ou non engagées. Il y aura des « grands orateurs » itinérants : Michel Debré, Jacques Baumel, Alexandre Sanguinetti, le général Galois.

La propagande gaulliste est due en partie à des initiatives privées : par exemple, la carte postale avec le portrait du général en couleur qui porte l'inscription : « Pourquoi je vote de Gaulle. » C'était aussi le cas pour une affiche qui devait défendre les thèses gaullistes sur l'Europe, la force de frappe, etc. Mais la composition typographique était telle que seuls les arguments de l'opposition, en gros caractères, étaient visibles. Après une intervention de Georges Pompidou, cette « affiche-boomerang » a été in extremis retirée du circuit.

A l'Élysée, les pressions se multiplient : « Mon général, ne vous limitez pas à une seule allocution à la TV en fin de campagne. Parlez deux ou trois fois pour rassurer les Français sur l'avenir... après vous. » Plusieurs ministres, dans le privé, confient : « Le « Moi ou le néant » du général a été désastreux. Nous espérons qu'il rectifiera le tir. »

Mais de Gaulle n'a encore rien cédé. Ceux, qui ces jours derniers l'ont rencontré, sont catégoriques : « Il est plus confiant que jamais dans l'issue du scrutin du 5 décembre. Pour lui le résultat, dès le premier tour, ne fait aucun doute. »

HENRI TRINCHET